

Beaucoup, énormément, à la folie

Francine D'Amour, *Presque rien*, Montréal, Boréal, 1996, 276 p., 19,95 \$.

Pauline Harvey, *Les Pèlerins*, Montréal, Les Herbes rouges, 1996, 96 p., 12,95 \$.

Rachelle Renaud, *Le roman d'Éléonore*, Montréal, VLB éditeur, 160 p., 16,95 \$.

Julie Sergent

Number 83, Fall 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38898ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sergent, J. (1996). Review of [Beaucoup, énormément, à la folie / Francine D'Amour, *Presque rien*, Montréal, Boréal, 1996, 276 p., 19,95 \$. / Pauline Harvey, *Les Pèlerins*, Montréal, Les Herbes rouges, 1996, 96 p., 12,95 \$. / Rachelle Renaud, *Le roman d'Éléonore*, Montréal, VLB éditeur, 160 p., 16,95 \$.] *Lettres québécoises*, (83), 20–21.

Francine D'Amour, *Presque rien*, Montréal, Boréal, 1996, 276 p., 19,95 \$.
Pauline Harvey, *Les Pèlerins*, Montréal, Les Herbes rouges, 1996, 96 p., 12,95 \$.
Rachelle Renaud, *Le roman d'Éléonore*, Montréal, VLB éditeur, 160 p., 16,95 \$.



Beaucoup, énormément, à la folie

Francine D'Amour signe avec *Presque rien* un roman qui en donne beaucoup à son heureux lecteur. Pauline Harvey et Rachelle Renaud pondent également chacune une véritable fourmillière : lecture déstabilisante garantie.

ROMAN
Julie Sergent

QUAND IL S'AGIT DE LES COMMENTER, on est rarement heureux de l'incapacité devant laquelle nous placent certains romans de les ficeler en une espèce de compte rendu (de les « réduire », diraient, avec raison évidemment, les mauvaises langues). Car un livre qui refuse complètement de se laisser comprimer traduit moins souvent un bonheur de lecture qu'il n'illustre l'égarement du lecteur, ou de l'écrivain.

Si le roman de Francine D'Amour, *Presque rien*, est de ceux que l'on hésite à essayer de décrire, ce n'est pas parce qu'il est incompréhensible, loin de là, mais parce qu'il est meublé, contrairement à ce que suggère le titre, de « tellement beaucoup ».

Comment lui rendre justice ?

Il n'y a peut-être qu'un cadre, ici, permettant de situer le roman, et c'est celui que nous offre l'auteure elle-même : la scène sur laquelle évolue toute sa galerie de personnages, soit ce petit bout d'Outremont où la haute croise de temps à autre le glaive avec les gens du Plateau et les égarés de Park Ex — visualisons le quadrilatère formé par Laurier, du Parc, Saint-Joseph, côte Sainte-Catherine — et où sont situés l'église Saint-Viateur, le salon de coiffure Clip, la librairie Belles-Lettres, la boutique Virilis, le bar La Cage et le restaurant Xanthos.

On s'attend à un chassé-croisé d'aventures donnant la vedette à quelques caricatures parmi les plus colorées du quartier, bien sûr, et on l'aura.

Mais alors qu'elle aurait pu se contenter de nous bombarder d'une madame Outremont ma chère, d'un coiffeur gai, d'une comédienne paumée, d'un accro en manque, et de toute une ribambelle de bonhommes cartonnés sans épaisseur, Francine D'Amour a fait de ses personnages de véritables créatures de cirque dont on ne se lasse pas de découvrir la véritable identité.

C'est que chacun ou chacune qui déambule dans l'histoire — dans les rues d'Outremont, dans ses commerces, et plus particulièrement dans les maisons sises de part et d'autre de la ruelle de l'avenue du Parc — est décrit à travers deux lorgnettes différentes.

L'une appartient à un narrateur omniscient qui, tel un ange perché sur les nuages qui se forment peu à peu dans le ciel de ce samedi de septembre, unique journée couverte par le roman, décrit les aventures et les émotions de chaque personnage, tantôt pris indépendamment,

tantôt à travers les relations qu'il entretient avec l'un ou l'autre des voisins ou des commerçants du coin.

Ce pourrait être un ennuyeux survol d'existences, aussi particulières soient-elles, si ce n'était de l'angle que prend la seconde lorgnette pour les fixer. Elle est tenue par Dominique Légaré, correctrice linguistique depuis dix ans à la maison d'édition Bégin, qui fait elle aussi le tour du quartier ce jour-là (de l'église Saint-Viateur, où ont lieu les obsèques de feu son boss Bégin, à tous les autres commerces où les personnages traîneront éventuellement leurs savates) et qui, nonobstant sa réputation de « maniaque de la virgule », répand ses commentaires à propos de tout un chacun dans un monologue sans ponctuation, complètement effréné. Elle est elle-même la première victime de sa plume assassine, « personnage à l'humeur incohérente » qui n'a pas d'histoire, pas le moindre intérieur à fouiller ni le plus mince passé qui puisse justifier les honoraires qu'elle continue pourtant de verser périodiquement à son psy.

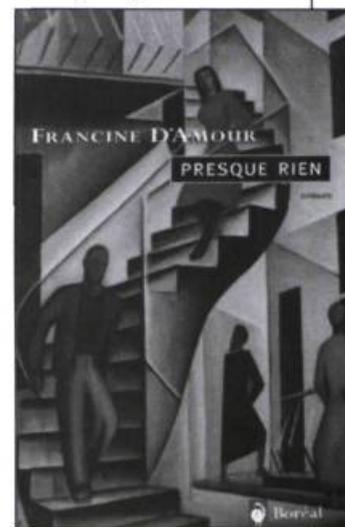
Il lui arrivera bien des choses, évidemment, que l'on suivra avec l'engouement que l'on réserve à un suspens.

D'une narration à l'autre, c'est une leçon sur la perception des choses et des gens que construit savamment Francine D'Amour. Et si l'on est souvent amusé, voire médusé, par l'ampleur du gouffre entre ce que rapporte le narrateur sur chaque personnage et ce qu'en dit Légaré la voyeuse, on est encore plus souvent admiratif devant cette extraordinaire et brillante tapisserie qui constitue *Presque rien*.

Le roman du doute

Voilà un autre irréductible roman que celui de Pauline Harvey, *Les Pèlerins*. Il met en scène une femme, dont on sait, sans plus, qu'elle a tué un homme, et qui, pour « changer, découvrir la raison, apprendre l'amour, croiser Shakespeare, etc. », comme le résume généreusement la quatrième de couverture, décide de se rendre à Stratford.

À la première croisée de chemins, surviennent deux hommes, Candyman le Dresseur et le Chat botté, qui lui indiquent la route à suivre. Mais est-ce la bonne ? Ou n'est-ce pas plutôt le chemin qui mène à



Francine
D'Amour

Compostelle (toute géographie éclatée, évidemment) ? Peu importe, elle n'ira pas tellement plus loin. À la première ville, la ville des Rivaux, elle est emprisonnée pour n'avoir pas présenté sa carte d'identité à un gardien. Après un court moment en prison, où elle aura retrouvé Candyman le Dresseur et aura manigancé avec lui de soustraire au gibet un enfant qui y est condamné, elle montre ses papiers et sort.

Elle fera alors la connaissance d'un détenu, Sakkarine Jack (reconnu pour se passer de sucre), qui lui racontera l'histoire de son frère, Sugar Jack, et du pèlerinage de celui-ci qui, pensant avoir pris la route de Stratford, avait atterri à Compostelle, où il vivait désormais, par trop gavé de sucre, solitaire et muet. C'est en outre en allant à sa recherche que Sakkarine Jack, s'étant égaré à son tour, avait été arrêté puis emprisonné pour offense à son père (dont il avait, simplement en quittant sa terre, dans les Lowlands, refusé l'héritage : une offense grave dans cette société des Rivaux).

Pour sortir de prison, Sakkarine doit trouver quelqu'un qui acceptera à sa place au moins une partie des terres qui constituent l'héritage : la narratrice y consent, en prend la moitié, et conclut avec son nouvel associé une entente selon laquelle il rentrera d'abord dans les Lowlands passer trois ans, pendant lesquels elle tentera de rejoindre Stratford, puis elle ira vivre à son tour trois ans sur ses terres, jusqu'à ce que l'homme ait retrouvé et ramené au bercail son frère, Sugar, et que la narratrice leur rende enfin sa part de l'héritage.

Elle pourrait payer très cher sa générosité (motivée principalement, de fait, par la beauté de

Sakkarine, et par le désir de la narratrice de lier son destin à celui d'un autre), car avec l'héritage vient aussi une malédiction : pour une raison qu'on ignore, mais dont le secret se trouve apparemment dans un texte écrit par Came Canayen (le père de Came Sugar et de Came Sakkarine) intitulé « Quand j'arriverai en présence de Dieu », l'héritier des Lowlands est condamné à vivre sans amour.

Sakkarine, qui ne le sait que trop bien, parvient tout de même à se débarrasser peu à peu de toute sa part de l'héritage aux mains de Candyman le Dresseur, qui se retrouve à son tour, mais de son plein gré, lié au destin de la narratrice.

Conte philosophique, politique, amoureux ? On le lit avec un certain bonheur, car l'écriture en est extrêmement solide et les personnages d'une merveilleuse froideur, mais on le lit aussi avec cet espoir incessant, souvent agaçant, de plus en plus fragile au fil des pages, d'y voir bientôt poindre la lumière (juste une petite certitude, s'il vous plaît, pour les pauvres lecteurs que nous sommes, tellement bombardés de littérature réaliste qu'on ne sait plus imaginer !).

Bien heureux, en tout cas, ceux qui comprendront le *punch* assené par l'héroïne tout à la fin de l'histoire, car le royaume des *Pèlerins* s'ouvrira, peut-être, à eux...

Le roman du roman de la guérison

L'ouverture de ce premier roman de Rachelle Renaud, *Le roman d'Éléonore*, pour lequel l'auteure a reçu le prix Jacques-Poirier du

Salon du livre de l'Outaouais 1996, n'est pas pour encourager la lecture.

Voilà encore, dirait-on, un de ces premiers romans barbants qui, s'il soulage peut-être la crise existentielle de son auteur, ne fait rien de bon pour la santé mentale du lecteur. « J'ai le goût d'écrire » (p. 11), affirme tout de go la narratrice dans son journal : « Je suis prête à explorer mon inconscient. Je veux renaître, créer du neuf. » (p. 26)

Et d'y aller gaillardement dans le baba des fantômes qui nuisent à son *rebirth* : un coup pour le mari sexagénaire, psychiatre de renom qui croit tout connaître et qui reçoit dans leur demeure de Westmount des abrutis célèbres qui emmerdent royalement madame, qui est plus jeune, plus jolie, et surtout plus créative et originale, car elle est poète ; et un coup pour maman qui « ne me complimentait jamais » ; un autre pour papa qui « était un bourreau de travail » (p. 67).

On aura l'idée de décrocher de ce journal intime, de toute cette écriture nombriliste qui sent l'autothérapie à plein nez, jusqu'à ce que, bien vite, l'évidence s'impose. L'écriture thérapeutique n'est pas que le but plus ou moins inavoué de ce roman : elle en est le sujet. Et dès que cette perspective se lève, c'est tout le motif de l'écrivain qui change : Rachelle Renaud cesse d'être la projectionniste des bibittes de sa narratrice-miroir, et elle devient celle qui tient, d'une main plus que ferme, les rêves de son étrange création.

Le déballage d'historiettes diverses, plus ou moins traumatisantes, auquel se livre la narratrice dans son journal intime, ne constitue donc pas la seule trame du *Roman d'Éléonore*. Il y a aussi que cette narratrice-poète-femme de psy, dans le but de surmonter l'angoisse dans laquelle elle est plongée depuis la mort subite de son bébé, mais aussi sous prétexte d'alimenter les recherches de son mari (spécialiste de la schizophrénie), accepte d'imprimer pour lui son inconscient dans un roman dont elle lui remettra chaque jour un chapitre : c'est le roman d'Éléonore.

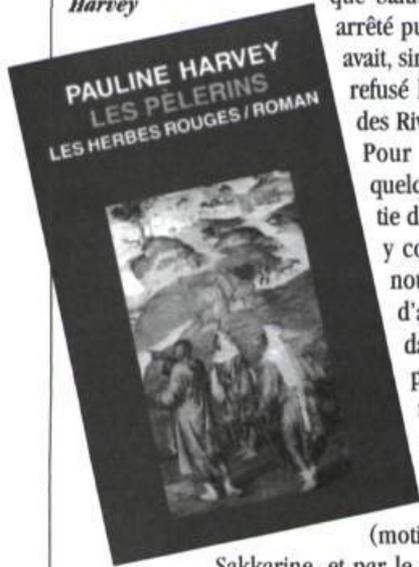
Si les vérités qui se font peu à peu jour dans les pages du roman — particulièrement la passion incommensurable de l'héroïne (Éléonore) pour sa petite fille, de même que son désintéressement graduel des choses conjugales — semblent effrayer l'analyste (du moins, c'est ce que sa femme se plaît à imaginer), le lecteur n'est pas tout à fait dupe : n'est-il pas étrange que ce mari, psychiatre réputé, spécialisé dans l'étude de la schizophrénie, qui plus est versé dans l'hypnose (à laquelle il soumet sa femme), un homme qui, croit-on enfin comprendre, a accès aussi bien au roman que compose sa femme qu'à son journal intime, n'est-il pas étrange, donc, qu'il soit autrement que passionné par ce que l'œuvre de sa femme révèle ?

Car le passage d'un récit à l'autre nous montre bientôt un très bel exemple de dédoublement de la personne : l'écrivain et son personnage s'affronteront, se moqueront, commenteront les bons et les mauvais coups de l'autre, se menaceront. Et que fait donc le psy ? On n'aura pas la mesure de son effrayant rôle véritable avant la fin...

Une histoire de cas qui donne au lecteur un intéressant tissu narratif à retordre.



Pauline Harvey



Rachelle Renaud

